

Jean-François Daguzan

Vice-Président, Institut Choiseul

Chercheur associé, Fondation pour la recherche stratégique

11 septembre 2001, les trois victoires de Ben Laden

« *Pulvérisés sur l'autel de la violence éternelle* », Renaud, *Manhattan-Kaboul*

Vingt ans après, l'évènement traumatique des attentats du 11 septembre 2001 qui était censé demeurer à jamais dans les mémoires l'est-il vraiment resté ?

Bien sûr, l'effondrement des tours jumelles représentent un image télévisuelle absolue – le Pentagone n'était qu'un nuage de fumée et le vol 93 s'est perdu dans les forêts de Pennsylvanie – mais déjà les souvenirs s'estompent : qui ça ? Pour quoi ? Et le *so what?* et alors ? n'est pas bien loin.

Bien sûr, l'évènement est toujours bien présent chez l'analyste du terrorisme qui pense toujours « 11 septembre », même si Londres, Madrid, l'Etat islamique et le 13 novembre 2015 furent d'autres marqueurs d'une traînée sanglante. Mais qu'en est-il de l'homme de la rue ? La crise économique et financière est, à partir de 2008, passée par là ; celle de la Covid-19 continue d'impacter sa vie de tous les jours. Seul le fracas des explosions, les mitrillades et les cris des victimes viennent rappeler qu'un jour le monde a changé.

Passé le « plus jamais ça » qui revient à chaque attentat, les gouvernements et les médias se précipitent pour tirer des leçons de ce qui s'est passé. Les uns cherchent des excuses, les autres des responsables. Les mêmes erreurs de structure et de jugement présidèrent aux « succès » respectifs du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis et du 13 novembre 2015 en France (défaut de communication entre services en France d'abord, avec l'étranger ensuite ; sous-estimation de l'adversaire ; non décèlement des signaux faibles ; réformes structurelles au final désorganisantes, etc.). Cette absence d'effet cumulatif du savoir dans les administrations et le politique est

difficilement traitable. Aussi nous contenterons-nous de tenter d'évaluer quelques hypothèses formulées juste après le 11 septembre et d'en étudier la validité vingt ans après.

La victoire médiatique : pas de 11 septembre sans la « communication-monde »

L'événement 11 septembre s'inscrit dans un espace-temps particulier, celui de la communication globalisée, celle que le sociologue Armand Mattelart a nommé « la communication-monde »¹. L'existence de médias internationaux émettant simultanément en temps réel et sans interruption, de l'internet, libéralisé dix ans plus tôt, et l'instantanéisation des communications qui en résulta donnèrent à ce fait divers un retentissement universel fulgurant². Le monde entier était devant son écran. Ce choc ne se serait pas produit avec la même force quelques années plus tôt. En cela, cet événement tragique est un archétype du XXI^e siècle. Trente ans avant, les détournements d'avions palestiniens avaient profité du début de l'internationalisation de la presse. Dix ans plus tôt la guerre du Koweït avait promu CNN média mondial. Mais aucun de ces événements ne bénéficia de la couverture totale du 11 septembre. Ben Laden gagna ainsi la bataille médiatique et ses épigones s'engouffrèrent dans la brèche ainsi ouverte.

La victoire stratégique de Ben Laden : la propagande par le fait

Il ne faisait aucun doute que les Etats-Unis, blessés et humiliés, parviendraient à briser l'organisation Al Qaida et à éliminer son *leader* principal, Oussama Ben Laden. Mais, d'une certaine manière, peu importait. Ben Laden avait gagné. Infliger de telles blessures avec une poignée de complices à la plus grande puissance du monde emportait un succès médiatique incomparable. Tous ceux qui, pour une raison ou une autre, n'aimaient pas l'Amérique furent fascinés par cette « divine surprise ».

Al Qaida avait frappé pour tous ceux qui, à tort ou à raison, se sentaient humiliés ou avaient un quelconque grief à l'encontre des Etats-Unis. Les manifestations impressionnantes de solidarité des gouvernements arabo-musulmans (Yasser Arafat donnant son sang dans une école pour les victimes américaines) masquèrent le sentiment de satisfaction d'une opinion publique qui, dans une bonne partie du monde, n'en pensait pas moins.

Mais surtout, Ben Laden avait démontré à tout un chacun que frapper les Etats-Unis, en dépit de la disproportion de puissance, c'était faisable.

Le jihadisme universaliste avait marqué des points avec le départ des Russes d'Afghanistan. Mais il s'était brisé dans la recherche d'implantations territoriales des années 1990. Les tentatives de prise de pouvoir en Algérie, en Egypte ou en Tchétchénie avaient été des échecs sanglants. La proposition du Dr Al-Zawahiri, « ennemi proche – ennemi lointain » qui, faute de succès sur les terrains locaux, proposait de déporter le combat vers les ennemis au-delà du « *dar al islam* » (la terre de l'islam) se révéla autrement payante³.

Le succès initial de Ben Laden fut la plus belle publicité espérée pour des mouvements en mal de relance. Le 11 septembre entraîna le ralliement à Al Qaida de centaines de groupes locaux qui firent allégeance à la bannière la plus visible, la plus « brillante ». Car le nom était devenu un

¹ La Découverte, Paris, 1999.

² Voir Zaki Laïdi, *Le sacre du présent*, Flammarion, Paris, 2000.

³ Voir Jean-Pierre Filiu, « Définir Al Qaida », *Critique internationale*, n° 47, avril-juin 2010, pp. 111-133.

symbole universel. Al Qaida distribua assez facilement sa marque, son « enseigne », au point que l'on parla très vite de terrorisme de « franchise » au sens marketing du terme⁴. C'est ainsi qu'au fur et à mesure que les Etats-Unis détruisaient le noyau central, Al Qaida se réinventait en permanence avec ses franchises locales : Al Qaida de la péninsule arabique (Yémen, Arabie saoudite), du pays des deux fleuves (Irak), du Maghreb islamique, de Somalie (Chebabs), de l'Asie du Sud-Est (Abou Sayyaf), en passant par le Xinjiang et l'Afrique noire (Boko Haram), etc.

Par ailleurs, l'effet d'imitation (*copycat*) qui accompagne souvent les actes de terrorisme fut quasi immédiat. Entre octobre et décembre 2001, l'équivalent du « savant fou » des films d'action, un ancien biologiste militaire américain, engageait plusieurs attaques au bacille de la maladie du charbon (*anthrax* pour les médias⁵) et tuait ou infectait plusieurs personnes en Floride, à Washington et à New York, aggravant encore la confusion⁶.

Une réponse compliquée, distordue par la guerre d'Irak

Qui plus est, la « guerre contre le terrorisme » ne prit pas les formes les plus appropriées. Comment répondre à une organisation éclatée sur de nombreux pays et titulaire en réalité de quelques milliers (centaines ?) d'affidés. La campagne d'Afghanistan ne fut qu'un ersatz, une solution de facilité, qui permit au gouvernement américain de territorialiser une menace qui n'était pas territorialisée, ce pour répondre à la souffrance de l'opinion publique et lui permettre de la visualiser.

« *Our war on terror begins with al Qaeda but it does not end there. It will not end until every terrorist group of global reach has been found, stopped and defeated.* [...] *Americans should not expect one battle but a lengthy campaign, unlike any other we have ever seen* », déclarait George W. Bush le 20 septembre 2001 dans son adresse aux Chambres réunies, annonçant l'ouverture des hostilités⁷. La stratégie américaine ainsi posée était déjà compliquée puisqu'elle présentait à la fois une dimension territoriale – la conquête de l'Afghanistan – et une guerre à long terme et universelle contre l'islamisme radical.

Mais le capital compassionnel mondial créé par le choc médiatique et le nombre de victimes ne résista pas à l'effet mimétique de la violence par lequel le terroriste pousse l'Etat frappé à utiliser une violence déglagée du droit commun – piège dans lequel tombèrent les Américains : les exécutions extra-judiciaires, Guantanamo, les sévices de la prison d'Abou Grahib, les prisons secrètes de la CIA et l'usage généralisé de la torture (*water boarding*), etc. altérèrent l'image des Etats-Unis. Le mensonge primordial sur les armes de destruction massive qui justifia la guerre d'Irak acheva de décrédibiliser la « juste guerre contre la Terreur ». Le cercle vertueux anti-terroriste universel post-11/9 vola en éclats.

La difficulté initiale d'une réponse à deux vitesses et de niveaux différents fut aggravée par l'invasion de l'Irak, qui déportait les efforts américains vers un autre front. Elle éparpilla la stratégie américaine en la rendant illisible et en partie inopérante. L'erreur fatale de l'invasion de l'Irak en 2003 eut un double effet désastreux : d'abord en Afghanistan, où, en se désengageant considérablement, les Etats-Unis permirent aux Talibans de se reconstituer et de repartir à l'assaut du pouvoir ; ensuite, les erreurs politiques et de gouvernance de l'occupation

⁴ Marc Semo, « [Le terrorisme franchisé de Ben Laden](#) », *Libération*, 27 septembre 2001.

⁵ Ce terme anglais fut repris sans traduction par les médias du monde ; en français, il désigne un gros furoncle.

⁶ Confirmé officiellement le 19 février 2010, voir FBI, [Amerithrax or Anthrax investigation](#).

⁷ « [Text: President Bush addresses to the Nation](#) », *The Washington Post*, 20 septembre 2001.

de l'Irak facilitèrent l'émergence d'un mouvement encore plus radical qu'Al Qaida, le futur Etat islamique. Ces erreurs de l'après-Saddam offrirent un boulevard à une improbable alliance entre ex-baassistes et islamistes sunnites (qui déboucherait plus tard sur Daech).

Un impact universel avec au cœur l'ébranlement du monde arabe

Les épigones d'Al Qaida s'engouffrèrent dans le modèle : les attentats de Ryad, Casablanca, Istanbul 2003, Londres 2005, Madrid 2004, Alger 2007, Bagdad, Bombay 2008, Kirkourk 2009, prise de Gao et Kidal 2012, Boston 2013, prise de Mossoul 2014, Charlie Hebdo et les attentats de Paris 2015, etc. marquèrent les étapes d'une voie sanglante ininterrompue (cette liste étant, hélas, peu exhaustive...). De l'autre côté, on s'organisa. Les Etats développèrent un arsenal technique et juridique jamais imaginé auparavant pour contrer la menace terroriste. Et le monde croula sous les nouveaux systèmes intrusifs de surveillance et des règlements de plus en plus contraignants.

Qui plus est, sur le plan géopolitique, le 11 septembre avait eu un effet indirect aux conséquences plus lointaines. Il avait ébranlé le système de pouvoir arabe que l'on croyait pourtant inamovible. D'une part, les groupes terroristes reprirent le combat vers l'ennemi proche (les régimes honnis assimilés à l'Occident). D'autre part, le blanc-seing donné par les Etats-Unis aux régimes arabes pour détruire ce qui pouvait de près ou de loin ressembler à Al Qaida permit à ces gouvernements d'atteindre un niveau exceptionnel de répression *erga omnes* sans souci du « qu'en dira-t-on » d'une opinion publique mondiale *groggy*. Mais ce modèle de stabilité autoritaire avait en réalité atteint son acmé. Ses excès le rendirent insupportable, y compris à ses *supporters*. L'effet répressif se retourna contre ceux qui l'avaient mis en œuvre. Dix ans plus tard, la crise économique et financière mondiale permettait à la population de balayer ou de bousculer les régimes les plus durs. Ce mouvement n'a fait à ce jour que commencer. Enfin, les choix stratégiques occidentaux (intervention en Libye et au Sahel, intervention limitée en Syrie) achevèrent la déstructuration de l'espace arabo-musulman.

La troisième victoire de Ben Laden : l'impact sur les libertés publiques

Dans les jours et les années qui suivirent le 11 septembre, on posa régulièrement la question des libertés publiques⁸. De nombreux observateurs redoutèrent que les réponses gouvernementales n'emportent inmanquablement pour le citoyen son lot de restrictions aux libertés de base. Force est de reconnaître qu'ils ne furent pas déçus. Vingt ans après, un ensemble considérable de lois, décrets et autres règlements encadrent et/ou limitent le droit d'aller et de venir, contrôlent les flux financiers, numérisent l'identité du citoyen, surveillent l'internet privé, etc. Les plus critiques y voient une « *big brotherisation* » de la société ou l'émergence du « biopouvoir » théorisé en son temps par un Michel Foucault. De fait, chaque nouvel attentat apporta sa couche réglementaire à un mille-feuilles déjà bien fourni ; pour quel résultat à voir les attentats se succéder ? Le citoyen pense que si Ben Laden a réussi quelque chose, c'est bien d'avoir écrasé sa vie sous une pile de contraintes.

Franchises, mutations et recompositions ou le syndrome de la goutte de mercure

Vingt ans après, que peut-on garder de cet événement fondateur, des trois « victoires » de Ben Laden et de la cascade de conséquences qui ont suivi ?

⁸ Voir notre ouvrage : *Terrorisme(s), abrégé d'une violence qui dure*, CNRS Editions, Paris, 2006, section « La 'terrorisation' du monde ou le risque pour les libertés publiques », pp. 174-178.

Aujourd'hui, la lutte jihadiste se poursuit dans les espaces où elle peut déployer sa stratégie en utilisant le plus souvent d'anciennes situations d'injustice qu'elle retourne à son profit. Le terme « glocalisation », emprunté à l'économie, peut être appliqué à cet état de fait⁹. En Europe ou aux Etats-Unis, elle est davantage le fruit d'une génération spontanée de volontaires de la mort qui s'autoradicalisent et passent à l'acte sans qu'un travail préalable d'affiliation ait été effectué. Cette « génération spontanée » n'aurait pas pu si bien prospérer sans l'acte fondateur du 11 septembre. Ailleurs, elle se poursuit sous forme de guerre ou de guérilla (Syrie/Irak, puis Sahel, Nigéria, Afrique centrale, de l'Est et de l'Ouest, Afghanistan, Sinaï, Philippines, etc.)

Al Qaida est toujours là – en concurrence avec un Etat islamique (Daech) dynamique. Ce modèle est là pour durer. Mutation, adaptation, fluidité et rhizome¹⁰ sont les caractéristiques de ces organisations résilientes, sans véritable centre, qui, chacune à sa manière, poursuivent leur projet totalitaire global. A cette situation s'ajoute un combat dématérialisé, celui qui se joue sur internet et les réseaux sociaux. Au-delà de la propagande, la toile est devenue un moyen de prosélytisme, de recrutement et de formation pour les organisations terroristes¹¹. Enfin, effet collatéral du « succès » d'Al Qaida, le terrorisme jihadiste a réveillé le terrorisme d'extrême-droite, assoupi depuis les années 1960, et qui s'attaque aux Musulmans et à leurs lieux de culte.

De part et d'autre, on a gagné et on a perdu. Les Etats-Unis ont détruit des centaines de réseaux et éliminé des milliers de jihadistes mais ils n'ont pas réussi à éradiquer l'idéologie radicale qui a continué de prospérer sous l'effet conjugué des réseaux sociaux, des situations d'injustice, de corruption et de répression aveugle dans de nombreux pays et de la solidité théorique de leur corpus idéologique : idées simples/solutions simples/action. L'anthropologue franco-américain Scott Atran définit cette idéologie comme le « troisième totalitarisme », après le nazisme et le communisme stalinien¹². L'islamisme radical armé se veut à la fois universel et révolutionnaire puisqu'il associe tout autre régime arabo-musulman à ses ennemis (Juifs, croisés, etc.). Il propose un changement total de société.

Cependant, les espoirs d'une victoire globale de l'islam radical se sont effondrés dans les sables et sous les bombes qui ont enseveli feu l'Etat islamique en Syrie et en Irak¹³. En revanche, Protée aux mille visages, l'idéologie mortifère se réinvente en permanence, utilisant les zones grises de la mondialisation et recrutant et formant sur internet. Le processus de radicalisation d'ambiance (« jihadisme d'atmosphère » selon Gilles Kepel¹⁴), s'il n'est pas applicable partout et à tous les cas de figure, procède du succès médiatique du 11 septembre, rappelé à dates régulières par les plus gros « coups » des réseaux : les candidats à l'exaltation meurtrière voient dans ces bornes symboliques la légitimation de leur action pathologique. Les prêcheurs n'ont plus qu'à les pousser sur le chemin.

⁹ *Ibid.*, p. 180.

¹⁰ Au sens de Deleuze et Guattari, le rhizome caractérise une absence d'organisation structurée, des niveaux non hiérarchiques, l'absence de centre et la fluidité (*Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Les Editions de Minuit, 1980, pp. 31-32).

¹¹ Si la communication web était balbutiante pour Al Qaida, celle de Daech, pendant la période de l'Etat islamique triomphant, avait atteint un niveau de professionnalisme exceptionnel.

¹² *L'Etat islamique est une révolution*, Paris, Liens qui libèrent, 2016.

¹³ La victoire des Talibans relève *a priori* d'un modèle national souverainiste plus proche du modèle iranien que d'autres modèles, y compris Al Qaida. Il faudra voir quelles relations s'établissent entre le nouveau pouvoir, totalement anti-Daech, et Al Qaida dans l'avenir.

¹⁴ Gilles Kepel, *Le Prophète et la pandémie. Du Moyen-Orient au jihadisme d'atmosphère*, Gallimard, Paris.

Nous sommes sur le schéma qu'avait décrit Bruno Tertrais de « guerre sans fin »¹⁵. Si, en Europe et outre-Atlantique, elle relève plus du mode terroriste que du conflit, il n'en demeure pas moins que dans l'esprit des jihadistes, c'est bien la notion de guerre totale qui perdure en raison de la dimension révolutionnaire de cette idéologie politique fondée sur une lecture univoque et radicale du Coran. Cette dimension globalisante n'est pas nouvelle. Au XIX^e siècle, déjà, les terroristes prévenaient, en parlant sous le drapeau de l'anarchie, mais la transposition est facile : « elle est partout. C'est ce qui la rend indomptable, et elle finira par vous vaincre et vous tuer »¹⁶. Le combat ne cesse jamais. C'est valable pour tout le monde. Les Etats dans lesquels nous vivons doivent se préparer à ce que cela dure et ne pas attendre de merci de la part de ces adversaires.

¹⁵ *La Guerre sans fin. L'Amérique dans l'engrenage*, Le Seuil (La République des idées), Paris, 2004.

¹⁶ L'anarchiste Emile Henri à son procès, cité par André Salmon, *La Terreur noire*, Jean-Jacques Pauvert Editeur, 1959, p. 365.

Les opinions exprimées ici n'engagent que la responsabilité de leur auteur.

WWW.FRSTRATEGIE.ORG

4 BIS RUE DES PÂTURES 75016 PARIS TÉL : 01 43 13 77 77 FAX 01 43 13 77 78

ISSN : 2273-4643

© FRS-TOUS DROITS RÉSERVÉS